

L'ANCIEN GUIGNOL

JOURNAL POLITIQUE, SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE ET ILLUSTRÉ

RÉDACTION ET ADMINISTRATION

12, Rue de la Barre, 12

VENTE EN GROS

1, RUE DE JUSSIEU, 1

et chez tous les Libraires et Marchands de Journaux

Les ANNONCES sont reçues

à l'Agence de Publicité V. FOURNIER

14, rue Confort

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.

DIRECTION

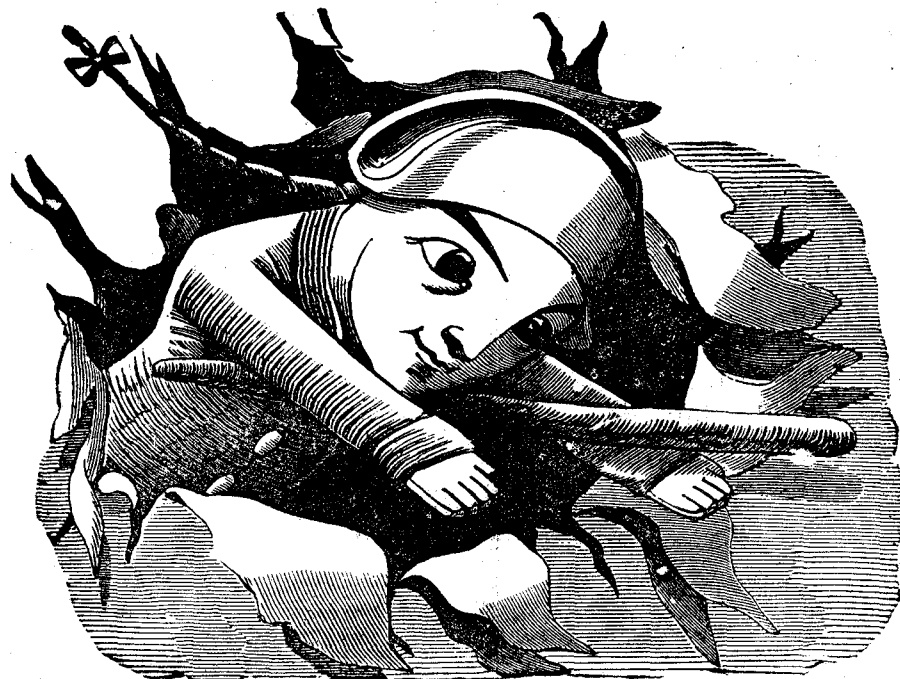
2, Rue du Palais-de-Justice, 2

ABONNEMENTS

	Six mois	Un an
Lyon et le Rhône.....	6 fr.	12 fr.
Autres départements.....	8 fr.	15 fr.
Etranger, port en sus		

Les manuscrits non insérés seront voués à un feu d'artifice spirituel.

Pour être admis à faire des armes dans l'arène de Guignol, point n'est besoin d'être académicien. Des idées, du neuf, des balançoires, des coups de bâton ou de bec, mais sans scandale, voilà le programme.



La Rentrée des Classes



LE BOURGEOIS. — Brigand de Guignol, veux-tu laisser cet enfant?

GUIGNOL. — Vous fâchez pas, bargeois, c'est pour le mener à l'école. Faut pus que les gones se sempillent et courattent dans les rues.

LE BOURGEOIS. — Ça ne te regarde point. Les enfants sont à leurs parents.

GUIGNOL. — Et à la République, qui veut que tout les gones sachent écrivasser et carculer.

LE BOURGEOIS. — La République est une voleuse. Elle viole les droits sacrés du père de famille.

GUIGNOL. — Une voleuse! Repète voir ça! Tu vas voir comme je te chatouille l'embuni avé ma trique.

GNAPRON. — Fais pas attention, Guignol. Ce bargeois est maboule. Son papelard lui détrancanne la comprenette.

LE CONGRÈS OUVRIER



Guignol à ses frangins, les travailleurs !

Salut, mes petits belins ! Gn'avait longtemps que j'avais de démangeaisons de tailler une bavette avé vous. C'est ben le mement, maintenant, après le congrès ouvrier que s'est tiendu dans le pays des gagas. Vous n'avez ligoté su les jorns comment que ça s'est tramé ?...

Les delegués se sont disputés comme de buyandières de la platte et se sont mèmement cogné les melons pour plus mieux y faire rentrer leurs théories. Finablement, gn'a z'aeu separation de corps et y n'ont fait deux bandes, une que s'est runi z'à Saint-Etienne et l'autre à Roanne. Ça ne ne les a pas même empêchés de se tirepiller le poil et y n'ont dû revieudre tout déclavetés.

Vrai de vrai, c'est marcourant de voir de mamis se dessempiller ça au lieu de rester runis, et d'entendre baragouiner de gognandises quand z'on pourrait sariusement ertudier les améliorations à trafuser dans la classe ouvrière. Ces spectacles profitent qu'aux cadets de la raide-action que n'en rigolent comme de pompiers pompettes. Faut bien dire aussi que gn'avait là pas mal de gones qu'ont jamais parpé ni la navette, ni le marteau et qu'aviont de pattes blanches comme de gourgandines ; ce sont de faux frangins, de z'aristots deguisés que peuvent pas parler de travail pisqu'y n'en fichent pas le coup. C'est de ceusses-là qu'y faut vous défier, mes bozons, car y cherchent qu'à vous embobiner, à vous faire gober leurs carottes et mèmement à vous gripper vos sous quand y peuvent. Y piaillent, y quinchent comme de margots soules et s'y gn'a de danger, crac ! y s'escannent plus vite que de z'étoiles filantes. Ah ! les malins, y savent vous grabotter ousque ça vous demange pour vous embarlificoter ! Envoyez-les donc dinguer tous ces gognands ; y faut pas que les vrais ouvriers, ceusses-là que triment depuis la piquette du jour jusqu'à la nuit pour nourrir leurs fenons et leurs bessons, soient leurs dupes et n'envallent leurs balançoires comme de canons de vinasse !

On a bajaflé beaucoup au congrès, mais on n'a pas fait de bien bonne ovrage, parce que les travailleurs sarioux, quand y n'ont vu les anarchistes, revolutionnaires et autres machins en istes, les intrigants et les fumelles barbotter les équevilles dans le pot, y n'ont pas voulu s'en mêler.



Les anarchistes ! En vela que sont ben chiques ! Y discutent qu'à coups de torchon et ne savent rebriquer que ça : Vive la dynamite ! Voui, ces gones veulent tout petafiner et faire sauter tout le monde — y ferient bien dans un bal masqué. Velà z'un échantillon de leurs théories : faire grilloter comme de bistechs tous les cadets qué pensent pas comme eusses ; consacrer precieusement les becs de gaz, pas pour eclairer, mais seulement pour y pendoler les bargois ; plus de lois, plus de conjungo — on fera concurrence aux chiens et aux mirons — plus rien, quoi !... Et maintenant, quand z'on a envie de boulotter, on entre dans un restaurant, on torche comme quatre et si le patron par-sente la note, on li cogne le melon ; de même chez le tailleur, le cordonnier, etc., etc... Bien chouette, ce système ! C'est z'egal, faut qu'y z'oyent de bardoires dans la courge et qu'y

plautrent dans la maboulerie pour degoiser, sans s'éclaper de rire, de pareilles bugnaseries... Avé leur système, gn'aurait plus qu'à z'émigré chez les canaques, car les anarchistes feniront par se délavorer entre eusses comme de cafards.... Ma foi ! je croye que ce sont des zigs rigolos que veulent z'amuser le monde de peur qu'y devienne trop sarioux.

Et les fumelles ! quoi diable qu'elle vont faire dans le congrès ? Est-ce que leur place ne serait pas mieux dans leur cambuse ? Eh ben ! nom d'un rat, si la Madelon se mêlait de trimballer ses fumerons dans le gerlot des reunions, je li ferais fumer la moëlle pépinière avé du bois des îles et l'enverrais charcher ses puces, et préparé les matelins et les bugnes. Si nous laissons courraté nos fenottes comme ça, qui donc que relaverait à la platte, que viderait le pot de machin, que repasserait les courants d'air de nos frusques ? qui donc que torcherait l'as de pique de nos bessons ?... Nous voulons bien qu'on leur donne plus d'instructionnement aux colombes, qu'on leur z'y accorde les droits dont elles ont besoin, mais de là z'à en faire des dépotés, des menistresses, de generales, y a plus loin que de Lyon à Villefranche... N'ont bien assez à faire des petiots et à les élever. Et pis ça serait-y rigolo de voir une canante degoiser un discours z'en donnant t'a têter à son mioche !...

Gn'en aurait pour huit jours s'y fallait vous refilet toutes les gognandises que se sont débitées ! Certainement qu'on y a détrancané z'aussi quèques bonnes idées, mais gn'en a pas z'aeu beaucoup, quand même !...



En tous cas, depuis quèque temps, les congrès ouvriers ont brifaqué de la route et se sont detournés de leur but parmier. C'est aux ouvriers préoccupés de l'amélioration de leur sort de les reganiser de nouveau sariusement. L'idée de se runir de temps en temps pour causer de ses intérêts et se refilet mutuellement la navette de ses opinions est très-chenuse. Mais, pour tirer des congrès quèque chose de pratique et pas perdre son temps en de bavardages estériles, faudrait d'abord qu'on recoive que les délégués des corporations constituées en associations et qu'on envoie ballader les délégués des sociétés pour rire et ceusses que se nomment tous seuls. Et pis après, on fixerait z'un programme d'ousqu'on pourrait pas s'escanner.

Faut pas vouloir non plus tout boulotter d'un coup car tout s'écrouillerait comme un matelins qu'a pas voulu cuire. Pour éviter les embrouillaminis, on commence par un bout, on va tout plan plan en faisant bien luire le chelu de la comprenette des ouvriers sur chacune des questions qu'on ertudie. Vous savez ben le proverbe : « Que trop embrasse, manque le train. » Fesez donc comme ça, mes trognons, et vous reluquerez si c'est pas le meilleur meyen de tramer vot'longueur.

Prenassez, par exemple, la question des caisses de retraite, celle des grèves, des salaires ou toute autre — mais rien qu'une à la fois — et quand z'elle sera bien mûre, commencez z'a preparasser de cahiers élecquetoraux. Quand vous nommerez un dépoté, vous choisirez un gône qu'oye pas favette de son crachat et à qui que vous ferez prendre l'engagement de defendre vos projets.

Gn'en a que diront que c'est marcher comme de limaces, mais vaut mieux se bambanner doucement et longtemps que de se casser le pif en couratant comme un lièvre.

La dessus je vas me cogné dans le pucier. La lune me fait les cornes. Sansaguieu, mes bozons.

Vot' vieux t'ami,

JEAN GUIGNOL

M. VARAMBON



Encore un qui a oublié, dans un wagon du P.-L.-M., en se rendant à la Chambre, le programme des réformes politiques et sociales, contenues dans ses nombreuses professions de foi !

Mais les électeurs la trouvent mauvaise, et ils ne se gênent point pour déclarer le député félon déchu de son mandat, suivant procès-verbal délibéré en séance publique.

C'est à Givors, dimanche dernier, que l'exécution a été faite.

M. Varambon avait été invité à se rendre au milieu de ses électeurs mécontents, et à leur donner des explications sur les nombreuses palinodies de sa conduite politique. Il s'est bien gardé d'affronter l'orage qu'il savait gronder sur sa tête. Les termes quelque peu dédaigneux de la lettre d'avis l'avaient suffisamment averti. Habitué aux ficelles d'avocat, il a trouvé maints prétextes, le besoin de repos, un deuil de famille, l'incertitude du temps et autres calambredaines, pour se dispenser de rendre ses comptes.

Cet aspirant ministre manqué n'a pas même la franchise de ses opinions avachies, encore moins le courage de faire bonne contenance devant les apostrophes énergiques des prolétaires qu'il a audacieusement mystifiés. En cela, il tombe au-dessous de son compère Andrieux, qui, lui au moins, sait dire carrément : j'étais trop à l'étroit dans mes premiers principes, et hausse les épaules devant les sifflets.

Pour un député à la mer, c'est un député bien noyé, archinoyé. Il n'y a de doute pour personne.

M. Varambon est trop habile et trop clairvoyant, pour ne pas avoir conscience lui-même du discrédit qui l'atteint dans sa circonscription et ne pas se préparer à l'avance une bienheureuse portie de sortie. L'un de ces matins, nous verrons l'*Officiel* le bombarder titulaire, dans une de ces grasses sinécures, où les ministres moribonds casent ordinairement ceux qui leur ont rendu des services.

Peu nous importe M. Varambon premier dans une cour, ou receveur général dans un important chef-lieu ! La liste des apôtres de la révolution, devenus de simples parasites du budget, est assez longue. Une unité de plus ne tire pas à conséquence.

La trahison du mandat, qu'il avait brigué et à l'aide duquel il s'est faufilé dans le sous-cabinet d'un ministre, est seule lamentable.

Une fois de plus, nous assistons à l'écœurant spectacle d'un homme politique, qui se soucie de ses engagements et de ses promesses comme un renard de raisins en plâtre.

M. Varambon a versé dans l'opportunisme jouisseur. Grand bien lui fasse !

Il a compté sans les cahiers électoraux de M. Barodet, qui mettront bientôt le signe de « failli » au front de tous ceux qui exploitent leur mandat électif, au lieu d'en poursuivre la réalisation.

Dès à présent, sa faillite est ouverte.

J'en conclus que le mandat impératif est nécessaire, qu'on devrait même en serrer désormais un peu plus la vis, et qu'une bonne fois pour toutes il faut se mettre en garde contre les farceurs qui retournent leur veste à la Varambon.

COGNE-DRU.

Nouvelle Agence matrimoniale



Voulez-vous trouver enfin l'objet de vos rêves, pauvres Madelons qui étouffez sous le bonnet de sainte Catherine ?

Adressez-vous au sous-secrétariat du ministère des finances.

Ce sous-secrétariat a pris, en effet, la succession de l'Agence Tricoche et Cacolet, et son directeur, un homme très consciencieux et très habile, vient d'établir tout à coup sa réputation, par un système de renseignements qui ne laisse rien à désirer.

Dans une circulaire, qui dépassera en célébrité la circulaire Pascal, il a invité tous les préfets des départements à lui fournir une notice confidentielle sur chacun des agents de son ministère. Les renseignements transmis devront en particulier être très explicites sur « l'attitude politique, les relations de famille, les fréquentations habituelles et la situation de fortune » de tous les employés du fisc sans exception.

Les grands journaux, qui flairent partout des manœuvres politiques, ont considéré cette circulaire comme le prélude de l'organisation d'un vaste es-

pionnage administratif. Il s'en sont indignés, poussant des cris d'alarme, dénonçant la conspiration ourdie par le ministère de conciliation, en vue d'une dissolution prochaine.

« Nous voilà revenus aux plus mauvais jours de l'Empire, alors que la police politique était élevée à la hauteur d'une institution d'Etat ! »

« Et ce sont des hommes qui se prétendent républicains, lesquels signent des instructions confidentielles tout au plus dignes des mouchards de la sûreté ! »

« N'est-ce pas une honte ? »

Le fait est qu'une inquisition secrète du ministère des finances, ayant pour but de découvrir le plus ou moins d'assouplissement et de services électoraux dont messieurs les percepteurs sont capables, serait, — sous le régime républicain que nous sommes si fiers d'opposer aux régimes ordre-moralisants et monarchiques, — une infamie, pour laquelle il n'y aurait pas, dans la presse honnête et indépendante, ni assez de colère ni assez de mépris.

Mais pas besoin n'est de tant de courroux et de protestations.

Les renseignements demandés par la fameuse circulaire ne sont pas autres que les renseignements nécessaires à l'union harmonieuse des époux.

« Situation de fortune, humeur politique, fréquentations habituelles » ne sont-ce pas là les premières qualités à connaître, pour faire le bonheur des conjoints dont on est chargé de lier la destinée ?

L'homme à la circulaire doit avoir sur les bras un certain stock de nièces, vieilles filles, et il aura voulu simplement trouver des candidats dignes de leur main dans les rangs de son personnel.

Profitez de l'heureuse circonstance, vieilles Madelons de Gorge-les-Citrouilles et de Fouilly-les-Oies, profitez des renseignements officiels pour dénicher un parfait mari.

Une carte postale de dix centimes à M. Labuze, sous secrétaire d'Etat au ministère des finances, et vous n'aurez rien perdu pour attendre !

Ce Labuze, si je ne m'abuse, est une forte buse, qui devrait déguerpir au plus tôt de la cambuse ministérielle.

COGNE-DRU.

TOUR DE VILLE



Un journal du matin, qui ne marchande pas d'ordinaire la réclame à ses bons clients, s'est livré à un gaspillage frénétique d'épithètes élogieuses en l'honneur de l'honorable M. Gailleton.

« Un homme qui dans une vie déjà longue, une vie d'honneur sans tâche, une vie de labeur incessant et de dévouement continu à tous, etc... »

« Un enfant du peuple, devenu par son travail, par son intelligence, par l'éclat de son talent, par la pureté de sa vie, par la générosité de son caractère, etc., etc... »

Je vous fais grâce du reste du boniment, la gloire médicale de M. Gailleton et la fidélité à ses convictions républicaines, que j'apprécie fort, étant de peu d'importance à côté de ses qualités administratives, par lesquelles il relève de l'opinion publique, de tous les contribuables en général et de la presse indépendante en particulier.

M. Gailleton est un savant ; c'est convenu. M. Gailleton est un républicain de vieille roche, d'accord. Cela fait-il qu'il soit un maire irréprochable, et que tout aille pour le mieux, à Lyon, dans la meilleure des municipalités possibles ?

Les bévues de M. Gailleton dans sa gestion des affaires municipales ne se comptent déjà plus. Il n'a pas même fait preuve de tact en se présentant à la première des Célestins, alors qu'il savait très-bien que le public des théâtres était spécialement et légitimement monté contre lui par suite de la malencontreuse rognure de la subvention. On l'a sifflé, et des sifflets de « boutiquiers réactionnaires » se sont mêlés aux sifflets de vrais républicains. Où est l'injustice ? Où est le mal ?

Que M. Gailleton, savant hors ligne, républicain austère, ait encore le toupet de paraître au Grand-Théâtre, le jour où M. Dufour en fera l'ouverture par la représentation d'une féerie quelconque : il trouvera à coup sûr, les « messieurs en redingote coiffés à la dernière mode » et « les journalistes sans ouvrage » réunis de nouveau pour l'accueillir d'une bordée de sifflets, qui lui permettront de mesurer la profondeur de la bêtise... » qu'il a commise, en compromettant par une économie idiote les intérêts de l'art et du commerce lyonnais. Ce sera violent comme procédé, mais ce sera justice.

Il n'y a pas de républicanisme qui tienne ! bien mieux, précisément parce qu'on gouverne au nom des principes républicains, il faut occuper démocratiquement, sérieusement, intelligemment, les fonctions électives, ou céder la place !

Vive le docteur Gailleton !

Vive le républicain Gailleton !

Vive... Ah ! permettez que je réserve mon admiration pour M. Gailleton maire !

Vous dites que M. Gailleton est un administrateur précieux, que ses mérites mettent au-dessus des attaques stupides !

M. Gailleton sait-il seulement quel est le prix actuel du pain dans sa bonne ville de Lyon ?

Entre une partie de dominos et une infusion de thé, a-t-il jamais songé, depuis que les négociants en grains se sont réunis en congrès au palais de la Bourse, que la baisse des blés est considérable et que cette baisse doit entraîner celle de la marchandise que l'ouvrier va acheter chaque matin chez le boulanger ?

Jugez du bonheur que ce maire hors ligne procure à ses administrés par la comparaison suivante :

A Mâcon, c'est-à-dire à 100 kilomètres d'ici, le pain est taxé 34 centimes le kilogramme ; à Lyon, où nous jouissons d'une municipalité extra-démocratique, nous le payons nonobstant 40 centimes.

M. Gailleton ne se doute certainement pas du préjudice énorme que son insouciance cause à la grande classe des consommateurs !

M. Gailleton sait-il aussi qu'il se tient tous les matins un important marché d'approvisionnement sur le quai de la Guillotière, que les marchands y paient chèrement leurs places, que la foule des ménagères y est nombreuse, et que tout ce monde, qui ne fait pas partie « des gens élevés chez les jésuites », patauge dans des mares d'eau, dans un gâchis de boue, auprès duquel celui de la question théâtrale est un marais desséché ?

Non, M. Gailleton ne sait pas cela, car, s'il le savait, il serait tout à fait inexcusable de laisser un lieu public, des plus fréquentés, dans un état aussi impraticable et aussi dégoûtant.

Je l'avertis qu'il se trame contre lui une manifestation bien plus désagréable que celle des Célestins. Cette fois les poireaux, les oignons et les carottes seront de la partie.

Libre encore à lui de faire preuve d'une « placidité parfaite ! »

J'en appelle à tous les gones qui sont de bons républicains, de bons ouvriers, de bons pères de familles. Ce n'est pas d'un « maire placide » que nous avons besoin à Lyon, mais d'un maire « administrateur ».

Or, placide, entêté, incapable, sont souvent trois individus réunis en un seul fonctionnaire.

Et le moins nuisible à la République n'est pas celui qu'on pense.

PIQUE-BISE.

LA PARTIE DES FOURCHETTES



Le parti des fourchettes s'agite, et le diable le plus sourd, qui ait jamais dirigé une bande d'illuminés dans le désert, le mène.

A l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi, messieurs les légitimistes ont mangé un peu partout le saumon à la sauce royale, et rédigé ces adresses télégraphiques solennelles, auprès desquelles les prophéties d'Isaïe sont de la prose à Veuillot. De Saint-Jeanne-d'Auray à Bourg-en-Bresse et de Bourg à Carpentras, on a banqueté en l'honneur de « l'absent », avec l'accompagnement traditionnel des cris de révolte et de l'appel à la guerre civile.

Autant en emporte le vent !

Ces scènes de haute bouffonnerie ne sont pas même divertissantes, et, pour être les derniers champions du bourbonisme, les Baudry-d'Asson, les Isnard et les Jacquier, ne sont pas les derniers représentants de la gaieté française.

Voulez-vous un échantillon de leurs menaces contre la République ?

« La France, comme un navire désarmé erre à l'aventure, attendant le pilote qui viendra l'arracher aux abîmes et la conduire au port. »

Franchement, le cliché aurait besoin d'être retapé.

Cette fois encore, le monarque *in partibus* pourra remiser au magasin des accessoires les télégrammes délirants de fidélité et toute la ferblanterie fabriquée

entre la poire et le fromage pour la réédification de son trône. Le miracle, qui doit lui faire franchir les trente heures de chemin de fer par lesquelles il est à peine séparé de ses fidèles sujets, n'est pas près de s'accomplir. Ce bon homme attend sous un orme qui a toute la sève séculaire de ses propres ancêtres

Ses preux mangent, boivent, prophétisent, tirent des pétards, font voler par ci par là quelques vitres en éclat, et la France entière, qu'ils essaient d'émouvoir, reste absolument indifférente. Ni elle rit de leurs fanfaronades, ni elle prête l'oreille à leur cliquetis de fourchettes.

C'est le pire des fiascos.

Le gouvernement républicain continue, de son côté, à ne dépêcher ni un commissaire, ni un gendarme pour dissoudre les agapes anarchistes des quinze mille royalistes, chauffés au vin de Bordeaux par des meneurs qui seraient très aises d'être pris pour des conspirateurs dangereux.

Pas de chance, bon Dieu !

Il ne reste plus qu'une ressource au général Charrette et à l'intendant Baudry-d'Asson, pour exciter réellement dans le public la curiosité et l'enthousiasme après lesquels ils courent en vain : c'est d'avalier chacun la fourchette qu'ils brandissent en guise de sabre de Saint-Louis, et de la rejeter aussi intacte que Jonas sortant de la baleine, après trois jours de digestion régulière.

Ce miracle gastronomique donnerait au moins à la comédie chambordienne la note amusante qui lui fait absolument défaut.

CAQUE-NANO.

Gare aux Gones réfractaires



GNAFRON. — Ohé ! les pandrilles. Qu'est-ce qui fait du bousin à ma porte ?

GUIGNOL. — C'est moi, Gnafron. Ouvre-moi vite.

GNAFRON. — Ah ! nocur de Guignol. Tu as passé encore la nuit dans quelque cabaret, et tu viens me demander une dernière rincette avant de retourner à l'ouvrage.

GUIGNOL. — Ouvre-moi tout de suite, ou j'enfoncerai ta boutique.

GNAFRON. — Je parie que tu es allé assister à la représentation de *Nana*, que ça t'a donné des idées pour le beau sexe, qu' alors.

GUIGNOL. — Ouvriras-tu, grande bugnasse ? Je viens te chercher pour une affaire sérieuse.

GNAFRON. — Laisse moi passer mes culottes.

Tiens ! qu'est-ce que tu viens faire avec cette carriole. Est-ce que tu vas ramasser les chiens pour les mener à la fourrière ?

GUIGNOL. — C'est pas au mois d'octobre que les chiens sont enragés, et puis avec ça qu'il ne tombe pas assez de bouillon pour empêcher les pauvres caniches de se rouiller la langue.

GNAFRON. — C'est juste. Mais je devine pas ton affaire sérieuse. Est-ce que tu viens me chercher pour aller sur la place de la République prendre les statues de la colonne et les porter au palais Saint-Pierre ?

GUIGNOL. — T'es bien bête de penser encore à ces poutrognés ! J'ai besoin de toi pour une entreprise canante.

GNAFRON. — Y a-t-il des picaillons à gagner ? Si c'est pour ça, tu n'es pas venu trop matin, car j'ai encore mes impositions à payer, et ce brigand de percepteur m'a envoyé hier un papier jaune, où il dit qu'il me fera abouler par « voie de commandement. »

GUIGNOL. — Le percepteur, si c'est un bon zigue de républicain, attendra, quand il saura ce que nous allons faire.

GNAFRON. — Eh bien ! qu'est-ce que nous allons faire. Débaroute-moi ça !

GUIGNOL. — T'as pas vu hier dans la rue les gones qui passaient avec leurs tabliers bien propres et leurs livressous les bras ?

GNAFRON. — Certainement que je les ais vus, et ça ma fait trifoniller la basane de joie de penser que tous nos miaillons apprendront désormais la lecture, la chiffrerie, l'histoire, la physique, et qu'il y aurait bientôt plus des écoliers, qui savent pas ce qu'il y a sous le papier qu'ils mettent dans la boîte des dévotes.

GUIGNOL. — Très bien, Gnafron ! C'est ça. Grâce à l'enseignement obligatoire tout le monde saura lire dans les papiers, et les pioupious, qui sont au régiment, n'auront plus besoin d'un écrivain public, qui leur prend cinq sous pour z'écrire à leurs Madelons.

GNAFRON. — C'est-y embêtant, en effet, de pas pouvoir tant seulement torcher une lettre à papa Gailleton, à papa Chavanne, à m'ami Gambetta...

GUIGNOL. — Et moi, Gnafron, si j'avais t'été à l'école, si j'avais t'appris la littérature, la philosophie, je serais aujourd'hui un grand journaliste ; je donnerais la rebrique à tous les Yonnais qui font les malins au Conseil municipal, dans la financerie, dans la justice, etc., etc.

GNAFRON. — Mais encore une fois, que viens-tu faire avec cette carriole ?

GUIGNOL. — Tu ne comprends pas ?

GNAFRON. — Non. Je suis encore un peu endormi.

GUIGNOL. — Eh bien ! ouvre tes quinquets. Nous allons travailler comme de bons citoyens.

Tu t'attelles à la carriole ; tu suis la rue Ferrandière, le quai de l'Hôpital, la rue de la Barre, la rue de la Charité, etc., etc ; je te suis par derrière. Quand nous rencontrons un gône, qui a l'air de tirer des bordées, je l'y dis : A quelle école vas-tu ? et si le gône bredouille, v'là, je l'embarque pour le conduire au papa Courcière !

GNAFRON. — Ça me va, Guignol ! Vive l'enseignement z'obligatoire ! En route tout de suite !

GUIGNOL. — La besogne sera difficile.

GNAFRON. — Qu'importe, Guignol ! quand les gones ne

courront plus les rues, j'aurai moins de reglissage à faire, et je pourrai fêter le lundi.

GUIGNOL. — Sans compter que papa Courcière nous proposera peut-être pour la croix de z'officier d'académie.

GNAFRON. — Tu blagues, Guignol !

GUIGNOL. — Je dis la vérité.

GNAFRON. — Si nous sommes décorés, nous l'ichons douze bouteilles.

GUIGNOL. — Et nous allons chez papa Lumière pour qu'il nous photographie électriquement avec notre décoration.

GNAFRON. — Guignol, tu n'as que de chouettes idées ! en avant la carriole !

GUIGNOL. — Et gare à vous, les gones réfractaires !

Chronique du Poulailleur



Cet'e fois ça z'y est les gones, notre chenu théâtre des Célestins vient de rouvrir ses portes à pleins battants.

Tous les gones du Plateau, de la Guille et des Brotteaux faisaient la queue pour viendrer relouquer la parmière arreprésentation des *Cloches de Corneville*.

Ah ! mes belins que de souvenirs depuis que le papa Aimé Gros les avait fait jouer en 1877 ; où est mon vieux Didier, Nigri et ce bidard de Marchetti, que faisait courir tous les fenons, même que Madelon faisait des scènes à Guignol chaque fois que venait du théâtre.

Que de chenuées soirées tous ces t'amis nous ont fait passer.

Y avait pas besoin de se chatouiller pour se faire rire, nous avions de vrais artistes alors, que se chargeaient ben de ça.

Guieu de guieu, depuis les a-t-on sansouillé nos pauvres Célestins qu'étaient le plus chouette théâtre du monde.

Y a de gones que degoisent que le nouveau direcuteur, le mami Dufour, est un compère de Crapo-Bisco et que nos théâtres vont rester dans la borbasse, à la grande satisfaction de Messieu Gailleton et des cavets du Conseil municipal qu'ont mis les Yonnais en pénitence en leur raillant la subvention.

Tout ça sont des cancons et de petits potins. Dufour sait bien que faut plus monter le coup aux Yonnais, et y serait pas si bugnasse d'aller se fourrer dans un patrigot pareil.

Polite, qu'a t'été z'invité à la parmière arreprésentation, avé Guignol et Gnafron (c'est pas Crapo que l'aurait fait), Polite lui a dit comme ça : Les Yonnais sont de bons zigs, mais faut pas les rouler. Aboule leur de bons artistes et y ne te feront pas de potin dans ton théâtre ; c'est pas à toi que z'en veulent, c'est au Conseil municipal, Y savent ben que c'est raffé cet' année pour l'opéra, mais y veulent pas qu'on saousuille notre Grand-Thiâtre avé de pièces que sé jouent à la vogue.

Les gones de Lyon veulent la subvention, et si Gueuleton ne l'aboule pas illico, les t'amis du poulailleur iront la lui demander avé de violons, de marmites, de chaudrons, excclera, sous les croisées de sa cambuse.

Dufour a débabiné que voulait être un t'ami de Polite et que

voulait nous parsender les meilleurs artistes que l'avait pu raccoller à Paris, à Marseille, etc. ; que lui même voulait qu'on rétablisse la subvention pour nous faire relouquer une plus chenue troupe d'opéra que le vieux rouillard de Crapo. Là dessus je lui ai tiré ma révérence et me sis escanné à l'arreprésentation qu'allait commencer.

A m'n'ami, qué cuchons de gones ! J'arrecconnais tous les anciens frangins.

Ne nous font encore des embrassades, de pognées de battoir, que la toile se lève. Pas un gône ne bronche, ne sont tout z'œils.

Le premier aurait marché d'attaque et en parmier mimero dans le grand pain au lait que joue le rôle du marquis. Est-y long, ce gône ? Guieu de guieu, une vraie corde à puits, quoi ! Y n'a de battoirs et de guibolles que n'en finissent plus. Si encore y pouvait les faire manœuvrer ; j'ai toujours la favette qu'y laisse applatir ses batillons sus c'te chenue Germaine, qu'à de pommes d'api à croquer et une voix à revasser. Seulement on dirait que n'a jamais vu que sa meman, tant elle est timide.

Gnafron tirait la langue et n'en bavait quand n'a entendu roucouler la colombe *Vanghel* : elle vous a une voix, de gestes ; si je n'avais pas retindu ce vieux merluchon, je crois que n'aurait enjambé la balustrade. Y pétillait comme une carpe dans un lachut.

Y a le t'ami Tauffenberger (y faut qu'y rogne au moins la moitié de son nom ; il est trop long, tot de même), que se démène, que se vire, se renverse, que saute comme un chavasson dans un panier, à part ça c'est un chouette *Grenicheux* et que fera bien la campagne.

Le plus malin de tous, c'est *Milher*, un vieux de la vieille, qui là, et qu'à vu peter le loup. Faut pas lui en apprendre : c'est un *Gaspard* que vaut *Didier* ; on fait ce que ça veut dire.

Y a encore le mami Reine que fait tout le temps de calembours et qu'es un gône d'aplomb.

Y faut que je vous dégoise ce que s'est passé pendant l'entr'acte du deuxième au troisième tableau.

Un gône a vitré M. Gueuleton que rentrait dans sa loge. Médialement, tout le parterre, le poulailleur pousse le *Beau Nicolas*, pehitis, sifflets, exccleri, excclera, un vrai boucan, quoi.

Si bien, que le père Firmin s'amène avec force salutations et commence : Mesdames, messieurs, la direction a cru comprendre que le baryton ne convenait pas au public ; on le changera.

Ah ben oui ! s'agit pas de la corde à puits, c'est la subvention ! Gailleton, Gailleton, manque plus que Chéron !

Ah, m'n'ami, que devait pas jubiler ce pauvre Gueuleton ; et me faisait de la peine, vrai, pourtant y ne l'avait pas volé.

Encore que ce cadet de Reine le bombardait de calembours.

Si n'est pas content, y n'est difficile ; et si la subvention n'est pas votée, ce sera pas de sa faute.

Qu'en pensez-vous les gones ?

Théâtre-Bellecour

Le Théâtre-Bellecour n'a attiré depuis longtemps autant de Yonnais, aussi le t'ami Teyssseyre rampe de piastres à tenant.

Nana est une gourgandine que fait chanter des cavets que se sont laissés emboimer par cette drôlesse ; ce que c'est que nous sommes tous de même, nous laissons à la maison nos petits fenons pour courater la guillerie avé de fantômes que vous mettent sur la paille.

Reusement que ça va pas toujours comme elles veulent ; y en a énormément que finissent leur pièce en allant ramasser des pattes, ou vendre de z'allumettes sus le pont Morand.

Que les gones aillent voir c'te fantôme que fait ripaille avé les monacos de bugnasses que se laissent embarlificoter. Ce sont toutes

les mêmes. Y en a t'y des nana maintenant dans notre vieux Lyon. Y en a de pleins cuchons à l'Assommoir.

Dans le temps, les gones, nous allions pincer un petit rigodon à l'Alcazar avé de petits minois qu'on régalaient avé quatre sous de marrons et une chopine de vin blanc ; on rigolait pourtant bien tout de même, c'était t'y avant ces petites dévieuses en bonnet linge et jupe d'indienne, que chantaient avé nous le dimanche et que se remettaient au méquier le lundi. C'est plus ça maintenant, y faut de chapeaux à plumes, de talons qu'on dirait que sont montées su de z'échasses, des nenets en coton même en caoutchouc, ça fume, ça tutoie tout le monde. Ah malheur ! oussqu'est Guignol avé sa trique, voilà pourtant ce que c'est que Nana.

Teyssseyre se moque pas mal de tout ça, pourvu qu'il remplisse ses profondes — Y a tout de même de vrais artistes que joue ça ; le mami Courcelles est éburnant ; faut ben qu'il est le caractère mieux fait que Polyte, que ronchon tout le temps, pour faire peter ses agotiaux pour cette poutrone qui se moque de son camard.

Je lui en veux pas tot de même à Nana. Y a de mement qu'elle vous fait des yeux si chatouilleux, que ça me bouligue ; j'ai beau me piqué avé de z'épingles que je me dis que c'est pas possible qu'un si canant fenon ait tant de sorcellerie dans la caboch.

POLYTE DU PERCHOIR.

PAILLETES

« Un libre-penseur est celui qui pense librement sa panse.

Une comparaison, mes frères : une vache qu'on mène aux champs, qui trouve des maïs ou du trèfle à manger librement, est une libre-penseuse. puisqu'elle pense librement sa panse. » Ces paroles d'un curé évangélisant ses ouailles sont textuelles. Foin du nouvel Evangile !

« Personne aujourd'hui, parmi les gens honnêtes et sensés, ne défendrait ce gouvernement de crocheteurs et de sorciers, qui s'est signalé par le débordement, dans notre pays, d'une foule d'insanités et d'ordures. Il est devenu et restera bien nommé, la République fécale »

Telle est la variante faite à la R. F. de Paul de Cassagnac par le sieur Oscar de Poli, orateur de l'un des banquets royalistes de la St-Michel.

Il est juste de reconnaître qu'en fait de style poissard la légitimité fait caler le bonapartisme.

SOIRÉES LYONNAISES

THÉÂTRE DES CÉLESTINS. — Tous les soirs, à 8 heures, *Les Cloches de Corneville*, grand succès d'ouverture, en attendant la *Mascotte*.

THÉÂTRE BELLECOUR. — Tous les soirs, à 8 heures, *Nana* par les artistes de l'Ambigu et de la Porte St-Martin. Décors et représentation à voir.

CIRQUE RANCY. — Tous les soirs, à 8 heures, grande représentation équestre, avec le concours d'équilibristes, de vélocipédistes, de jongleurs, de clowns etc... désopilants en tous genres. Les jeudis et dimanches, représentation supplémentaire à 3 h.

Le Gérant : Mathieu POMEROL.

Lyon. — Imp. PERRELLON, grande rue de la Guillotière, 28.

GRAVURE SUR MÉTAUX, ARTISTIQUE, COMMERCIALE ET ADMINISTRATIVE

ANCIENNE MAISON ORSSET AINÉ

J. VERNAY

4, rue de Séze, et avenue de Saxe, 72, Lyon

Spécialité de Jeux de lettres et Chiffres en acier. — Marques à chaud pour brûler le bois. — Poinçons composés en acier pour les métaux. — Fabrique de timbres en caoutchouc.

AVIS

La Société **LES LAITIÈRES DU RHONE** voulant éviter toute équivoque, a l'honneur d'informer MM. les Consommateurs que le beurre extra-fin, genre Isigny, ainsi que les beurres de table, sont comme tous les produits garantis par elle, revêtus de sa marque.

Il n'y a pas jusqu'aux œufs frais qui ne portent sur la coquille l'estampille :

Laiteries du Rhône

BIBLIOGRAPHIE

La **Librairie Française**, 15, rue Malesherbes à Lyon, continue toujours avec le plus grand succès la **FRANCE ILLUSTRÉE** de V. A. MALTE-BRUN, l'éminent géographe dont le pays s'honore.

Parmi les derniers fascicules parus citons les départements de la Loire, de la Haute-Loire, de l'Isère, du Jura, etc., les gravures sont très belles et dignes de l'ouvrage. Nous devons aussi signaler la perfection et l'exactitude des cartes contenant les nouvelles lignes de chemin de fer et les tramways à vapeur, comme par exemple, ceux de Firminy à Saint-Chamond, de Saint-Victor à Thisy, etc., etc.

Les souscriptions étant permanentes, on peut encore souscrire à cette œuvre nationale, en écrivant à la **Librairie Française** à Lyon, et en s'engageant à recevoir deux séries par mois ou plus si on le désire, afin de se mettre à jour.

Tous les souscripteurs reçoivent comme primes gratuites : 1° la *Carte de France de Malte-Brun* gravée par Erhard, vendue 10 fr. en librairie, 2° le *Dictionnaire de communes de France et des colonies*. De plus chaque abonné a le droit de choisir deux magnifiques tableaux oléographiques, montés sur toile, encadrés or, mesurant 75/55 d'une valeur de 50 fr. en magasin. Ces tableaux sont livrés aux abonnés moyennant six fr. par tableau.

S'adresser à la **Librairie Française**, 15, rue Malesherbes à Lyon ; à Saint-Etienne, même librairie, 29, rue de la Montat ; à Lons-le-Saunier, M. Chambatte, libraire ; à Bourg, M. Pochon, 11, rue Samaritaine ; à Saint-Claude, Delacroix-Guichard, 66, rue du Pré ; à Oyonnax, hôtel Varin ; à Vienne, M. Perronnet, rue Juiverie ; à Morez, M. Chevallard ; à Pouilly-Saint-Genis, M. Lucien Gros-Alex ; à Valence, 85, route de Lyon, chez M. Buisson ; à Annonay, M. Servonain, 13, rue du Rhône.

Éviter les contrefaçons

**CHOCOLAT
MENIER**

Exiger le véritable nom

EN VENTE

A l'Agence générale de Publicité **Victor Fournier**

14, RUE CONFORT, 14, LYON

ET A SES SUCCURSALES : SAINT-ETIENNE, rue Sainte-Catherine, 6. GRENOBLE, passage Teissière.

BILLETS DE LOTERIE

DE LA SOCIÉTÉ DES GENS DE LETTRES

Autorisé par arrêté ministériel du 27 avril 1882

400,000 Fr. de Lots

Payables en espèces

DEUX MILLIONS DE BILLETS

GROS LOT : 100,000 FR.

Un Lot de	50,000 fr.
Deux Lots de	25,000 fr.
Six Lots de	10,000 fr.
Dix Lots de	5,000 fr.
Trente Lots de	1,000 fr.
Cent Lots de	500 fr.
Cent Lots de	100 fr.

Les fonds seront versés en compte courant à la Banque de France.

Lot offert par M. le Président de la République

Un Objet d'art des Manufactures nationales.

Lot offert par M. Victor Hugo

Œuvres complètes de Victor Hugo, dernière édition avec autographe, valeur, 300 fr.

Au total 252 Lots

DE L'UNION CENTRALE

DES ARTS DÉCORATIFS

Reconnue d'utilité publique

Autorisée par arrêté minist. du 31 mai 1882, pour la création d'un

MUSÉE D'ART DÉCORATIF

538 Lots FORMANT

Deux Millions de Fr.

PAYABLES EN ESPÈCES

14 Millions de BILLETS

GROS LOT : 500,000 FR.

Un Lot de	200,000 fr.
Quatre Lots de	100,000 fr.
Quatre Lots de	50,000 fr.
Huit Lots de	25,000 fr.
Vingt lots de	10,000 fr.
Cent Lots de	1,000 fr.
400 Lots de	500 fr.

Les fonds seront déposés à la Banque de France

Prix du billet : UN Franc

Envoi franco par la poste contre le prix du billet, plus 15 cent. jusqu'à 3 billets ; 30 c. de 3 à 10 ; 45 c. de 10 à 15 ; 60 c. de 15 à 20.

NOTA : Rien désigner le nombre de billets demandés pour chaque loterie.

DU PALAIS DES BEAUX-ARTS

VILLE DE LILLE

5,000,000 de BILLETS

600,000 francs de Lots

GROS LOT

200,000 francs

1 Lot de	100,000 fr.
2 Lots de	50,000 »
4 Lots de	25,000 »
5 Lots de	10,000 »
25 Lots de	5,000 »
50 Lots de	500 »